

LI Jingze

RELATIONS SECRÈTES

*Réflexions insolites sur les relations
entre la Chine et l'Occident au fil des siècles*

Traduit du chinois par Hervé Denès
en collaboration avec Li Ru

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de

CHEN FENG

Titre original : *Kanlai kanqu huo mimi jiaoliu*

© 2000, Li Jingze

© 2017, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20 150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Musée de l'Impression sur Etoffes

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1374-9

ISSN : 1251-6007

Sommaire

1. <i>Notes de chevet</i> , un Persan pauvre, ainsi que la perle	7
2. Le bois d'aigle, l'ambre gris et la rose	21
3. L'arbre d'argent de Boucher	67
4. Leiria, Leiria	87
5. Regarder tranquillement les poissons s'ébattre	113
6. Les pendules de Matteo Ricci	135
7. Ganzhou à huit rimes	175
8. Premier coup d'œil – les lotus d'or de trois pouces	207
9. La fuite de Georges Chinnery	227
10. Arbre généalogique des oiseaux virevoltants	255
11. Agir : trois histoires	345
12. Le « diable » du couvent	389
Postface	415

NOTES DE CHEVET, UN PERSAN PAUVRE,
AINSI QUE LA PERLE

Notes de chevet, de la Japonaise Sei Shônagon, poétesse du XI^e siècle, nous renseigne, dans un court passage, sur *les choses qui ne s'accordent pas* :

Une personne aux vilains cheveux qui porte un vêtement de fine soie blanche.

Des roses trémières fichées dans des cheveux crépus.

Une mauvaise écriture sur un beau papier rouge.

La neige sur la maison de pauvres gens, encore plus pénible à voir quand la lumière de la lune pénètre dans la maison.

*Par un beau clair de lune, rencontrer une vulgaire voiture découverte. Ou encore un bœuf à la robe châtain clair attelé à un pareil véhicule.
(...)*

L'effarement d'un homme âgé qui s'éveille, ayant trop dormi. Ou encore un pareil homme, dont

la barbe envahit la face, qui a cueilli et mange des glands.

Une femme édentée qui mange des prunes et fait une grimace montrant qu'elles sont sures.

Une femme d'un rang inférieur qui porte une jupe écarlate. On ne voit plus guère que cela ces temps-ci!

À l'époque, un mikado exerçait le pouvoir et Sei Shônagon était une fonctionnaire du palais¹. Les faits et les réflexions qu'elle coucha sur le papier au fil du pinceau devinrent par la suite un classique de la littérature japonaise. Le film *Écrit sur l'oreiller*, sorti il y a deux ans, dans lequel le rôle principal est tenu par un mannequin, est une transposition de *Notes de chevet*. Ce mannequin japonais, interprété par Wu Junmei, assouvit ses désirs et ses passions les plus sombres et les plus brutales à Tokyo, Hongkong et autres grandes villes de tous les plaisirs.

Sei Shônagon rédige ses propres *Notes de chevet*, mais sa voix est celle de sa mère, qui lui parvient de son enfance lumineuse et lointaine.

Il s'agit probablement aussi de *choses qui ne s'accordent pas*. Les *Notes de chevet* et la fin du xx^e siècle ne s'accordent pas ; l'esprit et le regard du personnage n'ont plus le subtil sens de la mesure de l'époque ancienne. L'esthétique moderne ne repose plus sur l'harmonie et l'accord, mais sur

1. Elle fut la dame d'honneur de l'impératrice consort Tadako à la fin du x^e siècle et au début du xi^e siècle. (*Toutes les notes sont du traducteur*)

la dysharmonie et le désaccord ; seuls la dysharmonie et le désaccord permettent à notre esprit de rassembler son énergie et de fixer le regard sur une « chose » quelconque.

L'époque de Sei Shônagon correspond au début des Song en Chine. Un de mes amis m'a déclaré un jour que son rêve aurait été de vivre sous les Song. En ce temps, l'empire des grands Song était gouverné par un groupe de philosophes ; ce fut sans doute la seule fois où la « République » de Platon se réalisa ici-bas. Hélas ! tous ces philosophes étaient souvent aussi des poètes, or dans la « République » les poètes devaient être chassés hors des frontières. Sur terre les événements malheureux sont innombrables et l'on sait que réaliser un idéal est difficile.

Outre la dynastie Song des Bao Zheng¹, des *Généraux de la famille Yang*² et de Pan Renmei³, une autre dynastie Song marqua l'apogée de la civilisation chinoise. Dans l'histoire chinoise, aucune autre dynastie, ni avant ni après, ne s'est autant approchée de la « modernité » que celles des Song. La fleur de la civilisation s'épanouit, la richesse se développa dignement.

Le Japon des *Notes de chevet* contemporain des Song ressemble davantage à la dynastie Tang,

1. Bao Zheng, aussi appelé le juge Bao, fonctionnaire célèbre pour son intégrité.

2. Ensemble d'ouvrages littéraires décrivant les exploits de la famille Yang pendant plusieurs générations sous les Song du Nord.

3. Pan Renmei, un des héros de la saga des *Généraux de la famille Yang*, dont le personnage est inspiré de Pan Mei (c. 925-991), général et homme d'Etat qui guerroya contre les royaumes rivaux des Song.

車夫仗義

胡福瑞者，西人為商人馬爾生所
 包車，馬爾生失業後積欠工資，
 若干年，胡福瑞不向索款，遂自
 始末，洋車以餬口，遂居馬爾生家，
 不聊其意，遂避之，同居半室，而以車資所
 入，儲其資，用歷若干年，一日，馬爾生深
 感之，遂曰：「馬爾生，其且病，將不起，胡
 君，其能來，當而容，當中為其奉送之，
 注者，其西人義之，同為三病，胡君，其
 後，有馬爾生，應胡君之義，而致，最西
 友，念胡君之善，遂可也，為之解洋二百三
 十元，以酬高，其夫，遂世，皆思，其義之事，
 承，而中人，胡君，不免，沈其，手，胡君，若
 可，謂，鐵，心，乎，之，胡君，位，之，胡君，



*Le pousse-pousse qui fait preuve de noblesse de caractère
 (il continua à servir son patron occidental qui,
 ruiné, avait cessé de le payer).*

raffinée et simple, où les fleurs étaient encore couvertes de la rosée du matin ; cette image illustre une vie à la cour dépourvue de gravité et de profondeur ressemblant plus à un train-train domestique dans un Jardin au Vaste Panorama¹ où règnent la bonne intelligence et la décence.

Les *Notes de chevet* étaient à l'origine un poème « à la manière des Tang ». Zhou Zuoren² a montré que le style « imitait les “mélanges” de Li Yishan³ des Tang, en employant pour exemples des formules telles que “sans joie”, “gâcher le plaisir”, et autres du même type, à cela près qu'elles ont un développement plus ample, et qu'en outre elles abordent des sujets comme les monts et les eaux, les herbes et les arbres, certains beaux d'autres laids, tous minuscules ».

C'est pourquoi les gens qui n'étudient pas ne peuvent éviter la médiocrité. Lorsqu'on lit à loisir les *Notes de chevet*, à chaque passage de ce genre, on éprouve un vrai ravissement ; on se croirait en présence d'un texte de chinois classique ou d'une composition sans égale, comme dans *les choses qui évoquent un doux souvenir du passé* :

Les choses qui évoquent le passé : les roses trémières desséchées, les objets qui servaient à la fête des Poupées, le bout d'étoffe bleu clair et couleur de raisin qu'on découvre inséré entre les

1. Jardin merveilleux qui apparaît dans le roman *Le Rêve dans un pavillon rouge*.

2. Essayiste (1885-1967).

3. Li Shangyin (812 ou 813-858), poète.

pages d'un livre, la lettre reçue jadis d'un homme qu'on a beaucoup aimé, retrouvée un jour de pluie où l'on s'ennuie, l'éventail chauve-souris dont on s'est servi l'an passé, une nuit où la lune resplendit, autant de choses qui rappellent le passé et vous emplissent de nostalgie.

Autre exemple, *les choses raffinées* :

Les choses raffinées, ce sont : un homme vêtu d'un sous-vêtement violet clair qui a enfilé par-dessus une veste blanche, un œuf de cane, du sirop de liane versé sur de la glace pilée qui emplit un bol en métal neuf, un rosaire en cristal de roche, une vigne fleurie, la neige accumulée sur des fleurs de prunier, un très bel enfant en train de manger des fraises. Autant de raffinements.

Maintenant, après avoir entendu les paroles du Vieux-du-temple-du savoir¹ et feuilleté les *Compilations diverses* de Li Shangyin, on comprend enfin que ce style « nous l'avions connu dans le passé » – tout comme la formulation citée plus haut, *les choses qui ne s'accordent pas*. On lit dans les *Compilations diverses* des expressions « mal accordées » :

un Persan pauvre, un médecin malade, des maigrichons qui font du sumo, une nouvelle mariée obèse.

1. Un des nombreux noms du temple de la famille de Zhou Zuoren.

Plus de mille ans plus tard, les trois dernières expressions continuent d'être « mal accordées » ; il semble, au premier coup d'œil, qu'il ne soit pas nécessaire de s'étendre. Cependant, qu'y a-t-il de « mal accordé » dans l'expression « Persan pauvre » ? Qu'un Persan fût un pauvre, était-ce parfaitement invraisemblable aux yeux des Chinois de l'époque Tang ?

Sous la lointaine dynastie des Tang, les gens faisaient souvent des rencontres inattendues, par exemple lors d'un voyage en solitaire, il arrivait que l'on tombât par hasard sur un marchand persan à l'agonie. Il y eut ainsi un homme dont on ignore qui il était, d'où il venait et où il allait ; on sait seulement qu'il s'appelait Li Guan et qu'il était d'humeur solitaire. Un jour, le bateau sur lequel il voyageait accosta dans une région déserte ; sur la berge se dressait une hutte en paille, dans laquelle était allongé un homme, un Persan. A la vue de ses yeux bleu foncé profondément incrustés dans leurs orbites et de sa barbe frisée, Li Guan en déduisit avec certitude qu'il était persan, un « pauvre Persan ». Le Persan malade était en train de mourir en terre étrangère. C'est alors que cet homme du nom de Li Guan arriva près de lui et le nourrit chaque jour avec du gruau. Le reste du temps, Li Guan restait assis là à le veiller tranquillement avec un regard paisible et bienveillant.

Quelques jours plus tard, le Persan agonisait. Il tendit son bras devenu livide à l'approche de

la mort pour montrer le tapis noir placé sous lui :
« Perle... »

Eh oui, une perle de grosse taille. Quand Li Guan écarta le cadavre du Persan, il découvrit sur le tapis noir un objet qui brillait de mille feux : une perle cousue dans le tissu...

Avant de refermer les planches du cercueil, Li Guan regarda le Persan de son même regard paisible et bienveillant, puis examina la perle qu'il tenait dans la main. La perle renvoyait un reflet argenté pareil à la brume. Il referma la main et la tendit vers la bouche légèrement entrouverte du Persan. Puis il ouvrit grand la main, elle était vide, comme si elle n'avait jamais contenu quoi que ce fût.

Debout à la proue de son navire, cet homme qui s'appelait Li Guan regarda un petit arbre qui poussait sur la rive. Sous cet arbre était enterré le Persan dont la bouche contenait une perle. Le petit arbre devint de plus en plus petit et plus personne ne revit Li Guan.

Cette histoire est tirée des *Annales singulières*¹, texte qui figure dans le *Taiping guangji*². J'éprouve à l'égard de cette histoire le sentiment classique que suscite la rencontre avec un être errant en terre étrangère, et lorsque les conteurs de l'époque Tang la transmirent oralement, ils relataient en réalité un fait indéniable : même s'il s'agissait d'un « Persan pauvre », il possédait sûrement sur lui un trésor inimaginable.

1. *Duyi zhi*, de Li Yin, auteur d'époque Tang.

2. Recueil de textes classiques compilés sous les Song par Li Fang.

L'histoire de Li Guan n'est qu'une des très nombreuses anecdotes qui retracent ce même événement. Par exemple, il y eut aussi un homme du nom de Li Mian, dont nous savons cette fois qui il était. Quand l'histoire se propagea, il était déjà ministre de l'Education – un mandarin de rang élevé – mais quand l'événement se produisit, il n'était encore qu'un magistrat de sous-préfecture. Cela se produisit au début de l'ère Kaiyuan (712-756), sous le règne de l'empereur Xuanzong. Li Mian tomba lui aussi au cours d'un voyage sur un « pauvre Persan » à l'agonie, qu'il prit en pitié et qu'il fit monter sur son bateau pour l'emmener à Yangzhou. A mi-chemin, le Persan mourut, mais juste avant de mourir, il voulut lui aussi dédommager son bienfaiteur au moyen d'une perle. Or cette perle était encore plus précieuse que celle de Li Guan ; c'était une perle de Perse « transmise de génération en génération », d'un « prix équivalent à un million ». Et Li Mian, comme Li Guan, restitua la perle en la plaçant dans la bouche du Persan...

C'est pourquoi, lorsque Li Shangyin affirme qu'un « Persan pauvre » est une formulation « mal accordée », il exprime le sens commun en usage sous les Tang. Un médecin doit être en bonne santé et non ressembler à un tuberculeux, des athlètes sélectionnés pour pratiquer le sumo doivent être gros et imposants et non ressembler à un couple de Puce-sur-le-tambour¹. De même, un Persan

1. Cambrioleur habile, surnom d'un personnage du roman *Au bord de l'eau*.

venu d'une contrée lointaine doit être riche et non pauvre ; tel est l'ordre du monde, la science acquise. Certes il y a souvent des écarts entre le monde et son ordre, la vie d'une part et la connaissance de la vie d'autre part. Cela nécessite des rectifications ; on doit alors raconter des histoires. Nous devons savoir que dans la cuisse d'un « Persan pauvre » se cache souvent une perle précieuse, si bien que ce qui « ne s'accorde pas » finit par « s'accorder ».

Dans l'histoire de Li Mian, le Persan « sortit son sabre et se fendit la cuisse » – le sang jaillit et une perle scintillante roula hors de la blessure. Ce moyen cruel et secret de cacher une perle se rencontre dans les romans de l'époque Tang, souvent d'ailleurs chez les Barbares. Certes, si malheureusement on se heurte à un rival dangereux, on peut bien cacher la perle où l'on veut, cela ne sert à rien. A l'époque où l'impératrice Wu Zetian¹ était au pouvoir, un Barbare acheta une perle à un moine pour un prix élevé. La perle avait seulement la taille du pouce, elle était légèrement azurée et le moine pensa qu'elle n'avait pas grande valeur. Mais voyant l'homme qui la lui avait achetée la chérir comme un trésor, il se mit à réfléchir et fut de plus en plus convaincu qu'il s'était fait rouler ; il adressa un petit rapport à Wu Zetian. Le Barbare fut arrêté et les autorités lui ordonnèrent de restituer la perle. Il répondit : « Je l'ai avalée. » Le magistrat frappa son bureau et ordonna à ses sbires de lui ouvrir le ventre. Voyant que l'affaire prenait mauvaise

1. 624-705

tournure, le Barbare n'eut d'autre choix que de brandir son sabre et de se trancher la cuisse pour en extraire la perle, sans que, j'imagine, quiconque lui administrât d'anesthésique.

La « Perse », c'est l'Iran d'aujourd'hui, mais sous les Tang cela désignait aussi les pays des Barbares, en particulier ceux de la péninsule Arabique et des îles de l'archipel Malais, dont nous ne nous rappelons plus les noms tant ils étaient difficiles à prononcer. Si l'on n'avait pas étudié la géographie du monde, même si l'on se souvenait de ces noms, on était incapable de dire d'où venaient ces gens. Du coup, on les appelait tous « Persans » sans distinction. Et comme à l'époque les Persans étaient les maîtres du commerce entre la Chine et l'étranger, dans la ville de Yangzhou il y avait partout des « magasins barbares persans », avec de riches marchands qui vivaient dans le luxe et que les Chinois regardaient de travers.

C'est peut-être depuis cette époque que les Chinois considèrent que tous les étrangers ont de l'argent, qu'un « Persan pauvre » est une incohérence, et qu'un « étranger pauvre » est encore plus incohérent – c'est en tout cas le point de vue du vieux Li qui est installé au rez-de-chaussée en bas de chez moi. Son étal de cordonnier reçoit parfois la visite d'un client étranger ; quand il tient entre ses mains une paire de chaussures grandes comme des péniches, il la recoud avec beaucoup de soin, mais quand ensuite il voit l'étranger s'éloigner, il avale une gorgée de thé et s'écrie : « Ah, ces étrangers,

c'est quelque chose ! Plus ils ont d'argent, plus ils sont radins ! » Si à ce moment-là je me trouve à proximité, il m'arrive de lui rétorquer : « Vieux Li, vous vous trompez, deux fois sur trois ces gens ont la vie dure. »

On pourrait le dire ainsi, mais ordinairement la sagesse du vieux Li est fondée et difficile à réfuter. Par exemple, actuellement, je sais que mille ans avant lui il y avait un certain Li Shangyin, et que leurs points de vue sur les choses sont la prolongation l'un de l'autre. Bien sûr, pour argumenter sur la richesse des étrangers, le vieux Li ne dispose que d'un critère d'appréciation assez simple, l'argent, alors qu'à l'époque de Li Shangyin, la richesse des Barbares ne pouvait se mesurer en or, en argent ou en billets de banque. La richesse de ces inconnus venus de contrées lointaines dépassait notre expérience courante, quotidienne ; elle ne pouvait qu'exciter l'imagination, et l'imagination pointait vers des preuves surréalistes, comme les perles précieuses. Dans les romans de l'époque Tang, les perles qui terrifiaient le commun des mortels venaient le plus souvent des territoires barbares ; ayant traversé les océans sur des milliers de *li*, elles venaient errer au centre de l'univers¹, souvent chargées d'un pouvoir magique prodigieux, lequel restait en sommeil en attendant d'être éveillé par un Barbare.

Ce Barbare qui avait failli se faire ouvrir le ventre fut ensuite conduit devant Wu Zetian. Le « Vieux

1. Expression qui désignait la Chine.

Bouddha¹ » prit la perle entre ses doigts pour l'examiner à la lumière du soleil. L'ayant regardée un moment, l'impératrice dit : « Elle n'a rien d'extraordinaire », avant de demander : « Pourquoi as-tu dépensé tant d'argent pour l'acheter ? » Le Barbare comprit qu'il risquait gros et n'osa pas répondre sans se conformer à la réalité : « Dans un petit village, il y a un grand lac ; dans ce lac se trouvent d'innombrables pierres précieuses, mais comme le lac est rempli de vase, on ne réussit pas à s'en saisir. En revanche, il suffit d'y jeter cette perle pour que l'eau sombre se transforme aussitôt en eau claire et qu'il n'y ait plus qu'à pêcher ces trésors, filet après filet. »

Evidemment, il ne fallait plus qu'il songeât à récupérer sa perle. Dès lors, la perle merveilleuse fut cachée au fin fond du palais. On raconte que sous l'empereur Xuanzong des gens purent encore la voir mais on ignore ce qu'elle devint par la suite. Peut-être qu'une femme du palais la fit monter en bijou.

Il est probable que sous les Tang les perles précieuses équivalaient à ce qu'était le diamant dans l'Angleterre des XVIII^e et XIX^e siècles ; c'était une richesse prodigieuse en même temps que dangereuse. Elles étaient beaucoup plus précieuses que l'or, l'argent et les billets de banque ; mais contrairement à ce que l'on sait des métaux et des billets de banque, qui sont solides et dignes de confiance, elles sont fragiles, telles des bulles de savon au soleil. Il y

1. Appellation honorifique que s'attribua l'impératrice douairière Wu Zetian.

a toujours un moment où apparaissent à la porte de votre logis plusieurs Barbares d'apparence étrange qui, dans un chinois incertain, vous demandent : « Les berles de da vaille, du les vendes ? »

Cette scène rappelle *La Pierre de lune*¹ de Wilkie Collins : *A la date fixée, la perle me quittera et retournera dans son pays natal.*

La perle est ce genre d'objet : elle possède l'élégance frivole du monde des hommes.

C'est pourquoi Sei Shônagon a écrit : *La neige sur la maison de pauvres gens, quand le clair de lune éclaire la scène, ce sont des choses qui ne s'accordent pas, et qui vous font pousser des soupirs de regret.* Lorsqu'elle écrivit ces mots sur sa feuille de papier blanche comme neige, c'était au cœur de la nuit, au plus profond de son palais luxueux et silencieux.

Des années plus tard, Sei Shônagon ayant vieilli revint à Kyôtô, accablée par la pauvreté et la maladie, seule au monde. Un jour qu'il neigeait, une lune glacée éclaira sa maison. Peut-être se rappela-t-elle alors qu'elle avait écrit sur *les choses qui ne s'accordent pas*, des années auparavant, quand des bougies rouges brûlaient dans la nuit.

1. Roman paru en feuilleton en 1868, dans la revue *All the Year Round*, alors dirigée par Dickens ; traduction de Marguerite de Vaudreuil, comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, Hachette, 1872.

LE BOIS D'AIGLE, L'AMBRE GRIS ET LA ROSE

Le bois d'aigle

Le « bois d'aigle¹ » est le nom d'un parfum d'encens qu'on appelle aussi « encens de bois d'aigle ». Dans l'*Histoire des Liang*², on lit : *Le bois d'aigle est parfumé, les paysans le coupent et le laissent pourrir pendant des années, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le cœur, qu'ils plongent ensuite dans l'eau pour l'y faire décanter.*

Nous comprenons alors pourquoi il porte le nom d'« eau de décantation ». En général, le bois flotte à la surface de l'eau mais le bois d'aigle coule. C'est pourquoi le moyen de vérifier la qualité de ce bois consiste à le plonger dans une cuvette d'eau claire et à regarder s'il repose tranquillement au fond.

1. *Chenshui*, littéralement « eau de décantation » ; désigne une variété d'aloès, aussi appelée « aquilaire », réputée pour le parfum de son bois.

2. Dynastie qui régna de 502 à 587.

Li He¹ a écrit dans un poème intitulé *Portrait d'un noble prince tard dans la nuit* :

La fumée de bois d'aigle s'élève en volutes, les oiseaux pépient au cœur de la nuit.

Dans la chambre d'amour, la fille l'attend, la taille ceinte du froid du jade blanc.

Ce noble prince devait être doté d'une remarquable grandeur d'âme, telle qu'elle est souvent décrite dans les romans de chevalerie comme *l'arbre de jade dans le vent*². Mais ce tableau exhale une sorte de fraîcheur, de fragilité. Le vent traverse l'étang couvert de lotus, la ceinture de jade serrée autour de la taille dégage une sensation de froid, le noble prince doit encore rester debout à attendre, il écoute attentivement les oiseaux qui chantent, c'est ce que décrit le vers *la lune tombe, les oiseaux chantent, le givre emplit le ciel* ; tard dans la nuit, à la lisière de l'aube, telle est la solitude qu'éprouve l'homme.

Mais quand une *fumée de bois d'aigle s'élève en volutes*, c'est un infime mouvement au milieu de la quiétude, c'est un battement de cœur, battement qui frissonne imperceptiblement, tel un doux rêve à la fin de la nuit.

Fumée parfumée qui s'élevait en volutes, le parfum s'appelait *chenshui* ; il semble que ce nom servit alors à l'auteur à « entrer dans le champ »,

1. Poète (791-817).

2. Expression servant à décrire un beau jeune homme talentueux.

à pénétrer le poème, parce que les deux caractères *chen* (décanter) et *shui* (eau) qui composent ce mot sont immobiles, tranquilles, c'est-à-dire capables de retenir la « fumée », de l'empêcher de faire du tapage, de l'obliger à se fondre en silence dans ce petit matin parfaitement calme.

Bien. Nous pouvons ne plus parler de poésie. Lorsque nous en parlons, nous risquons en effet de sentir que la beauté de la langue chinoise, la sonorité et la matière délicieuses de cette langue ont été totalement détruites et qu'il n'en reste qu'une vaste masse uniforme.

Parlons maintenant du « noble prince ». Ce genre de personnage vit toujours dans l'imagination des foules, il possède une incomparable maîtrise des arts martiaux et apparaît généralement quand les gens ont fini de dîner. Le noble prince porte une ceinture de jade autour de la taille, il habite tout au fond d'un palais où se trouve forcément un jardin avec au milieu un étang sinueux où foisonnent les lotus. Pour finir, mais c'est le plus important, on sent dans la pièce où il habite un parfum de bois d'aigle qui brûle tout au long de la nuit. Et cette odeur qui se disperse avec le vent risquera le plus souvent d'avoir été oubliée dans l'imagination qui fleurira dans mille ans.

Dans les années *tianbao* (742-756) de l'ère Kaiyuan, il y avait à Chang'an, la capitale, un homme du nom de Wang Yuanbao. D'après son prénom, on voit tout de suite que le bonhomme était

ventripotent¹. Conformément à son prénom, Wang Yuanbao avait beaucoup d'argent. Son principal problème, c'était de trouver le moyen de dépenser cette fortune inépuisable. Pour cela, il déployait des efforts considérables et se fatiguait énormément. Parmi les nombreuses méthodes qu'il employait, il y en avait une qui s'appelait « brûler de l'encens ». L'auteur des *Legs du passé des années tianbao de l'ère Kaiyuan* a écrit, le souffle court : Wang Yuanbao « s'était plu à faire sculpter devant son lit à baldaquin deux petits enfants en bois qui tenaient des encensoirs du mont Bo² où il faisait brûler du musc depuis le soir jusqu'à l'aurore, luxe dont il était très fier ». C'est-à-dire que si l'on ne craint pas d'être étouffé par la fumée, placer un brûle-parfum à la tête de son lit et le faire brûler depuis le crépuscule jusqu'à l'aube permet d'obtenir le même résultat que si l'on brûlait de l'argent.

Ce qui précède nous permet de voir ce que signifie le mot « noble³ » dans l'expression « noble prince ». Même si la scène décrivant cet encensoir qui dégageait « des volutes de fumée de bois d'aigle » jusqu'au bout de la nuit se passait dans la première partie de l'ère Kaiyuan⁴, où les riches se livraient à des dépenses somptuaires, elle remua l'opinion. Cependant, s'il était « noble », Wang

1. Yuanbao signifie « lingot chinois de cinquante onces », lequel avait la forme d'une raviolle rebondie.

2. Ainsi nommé parce que le couvercle avait la forme de cette montagne.

3. En chinois, *gui*, « noble », signifie aussi « cher », « coûteux ».

4. Période considérée comme l'apogée de la dynastie Tang.

Yuanbao était surtout d'une noblesse arrogante, d'une noblesse qui faisait grand tapage. Il aurait souhaité ardemment inviter le Tout-Chang'an à venir le regarder dormir, alors que le prince de la peinture et du poème était très calme. Le bois d'aigle aussi précieux que l'or aurait brûlé petit à petit et la fumée parfumée se serait ouverte toute seule comme une fleur n'appartenant à aucun maître.

Tout comme ils font brûler de l'encens, certains font brûler de l'argent, d'autres font brûler leurs sentiments, mais quoi qu'il en soit, l'encens de bois d'aigle reste incomparablement précieux. Dans *M. Zhang peut écrire* de Zhang Zhifu des Song du Sud, on lit : « Yan Ying quitta son poste d'administrateur des transports et revint à la cour avec des dizaines de bateaux chargés de bois d'aigle afin de faire des cadeaux ; les gens de l'époque l'appelèrent l'administrateur Yan-le-Parfumé. » Alors que régnait la dynastie des Song, ce Yan Ying quitta donc son poste d'administrateur des transports du Guangdong pour être muté ailleurs, en emportant avec lui une dizaine de bateaux chargés de bois d'aigle pour les offrir, et obtint grâce à cela une nouvelle prébende grassement rémunérée. Mais apparemment, sous les Song comme aujourd'hui, on ne tolérait pas les mesures injustes et les gens ne ménagèrent pas leurs sarcasmes. Du coup l'administrateur Yan se vit affubler du surnom d'administrateur Yan-le-parfumé. Or Yan sonne comme *yan* (galant), ce qui était très acerbe, d'autant plus que pour tout le monde « parfumé » devait être compris par antiphrase comme « puant ».